

Luë 1^o le jeudi 7^o juin 1770

no 154

Reponse au memoire

de m. valentin sur la bee de lieure

par m. loub.

Avant propos pour la seconde lecture.

On ne peut blâmer plus que moi les personnalités et les termes offensans dans les disputes littéraires et académiques, ou l'on ne devrait avoir pour objet que la recherche ou la defense de la verité. Il est si aisé de dire des injures, qu'il n'y a aucun mérite à satisfaire la passion qui porte à vouloir outrager celui dont on critique l'ouvrage. La raison n'a pas besoin de cette méprisante repousse, c'est la dishonorer que d'y avoir recours. Je ne prétends pas qu'il n'y ait rien de répréhensible dans mes écrits. Quel est l'homme qui a fait quelque chose de parfait? mais ce sont les choses et non la personne qu'il est permis d'attaquer. Pourquoi à l'occasion du bee de lieure m. valentin m'ont-il presque à chaque page le dessein prémédité de m'offenser? Il s'agit, entre nous, de savoir si j'ai bien ou mal raisonné sur ce que je donne pour le principe fondamental de l'art de réunir les playes: si Vanhorne a recommencé des incisions dans l'intérieur de la bouche, et si je me suis trompé en prenant une petite section préliminaire, pour des sections beaucoup plus étendues, auxquelles l'auteur n'aurait pas pensé. Cela ne pouvoit-il pas être discuté sans injures? m. valentin est l'agresseur; c'est une qualité qu'il est impossible de bien constater entre deux adversaires. Il est peut-être le seul qui ne se soit pas appesanti, aux deux lectures, de son memoire, combien l'Académie en auroit été scandalisée. J'ai pu fortamment persuader que l'honneur de la compagnie exige que je prouve, que mes memoires, accumulés dans les recueils en assez grand nombre, ne sont pas remplis de méprises, hontes. Il y a un complot formé de me regarder successivement sur différentes d'opérations. C'est l'intérêt que l'Académie doit y prendre qui peut seul me déterminer à ne pas m'exposer de pareilles confuses. Dans cette préface j'ai été attaqué d'une manière venimeuse: je ne doute pas que l'Académie ne se porte à réprimer une pareille licence, qui ne seroit pas permissive contre



Je n'ous considère de ces membres. Les plaintes que m. valentin formait
 sur le ton de une reproche, seroient une récrimination puérile, ay-je pu une
 disputer de retorque ses arguments, et abandonner les droits naturels d'une réponse
 légitime devenue nécessaire? puisque mon adversaire a franchi les bornes de
 l'honnêteté, j'ay pu le lui faire sentir, quand l'occasion s'en est présentée, et je
 l'ay fait avec beaucoup plus de modération que son attaque m'en permettait. J'aurais
 tout s'il ne m'arrivait pas d'être gratuitement des injures. Le genre de l'éloquence
 latine a donné dans son oraison pour milon, le précepte et l'exemple qu'on
 peut et même que lui doit suivre en pareilles circonstances. et vatis doctis,
et necessitas barbaris, et mos gentibus, et fides natura ipsa praescripsit, ut omnes
semper vim propularent. non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, auspicibus
legimus, non ex natura ipsa arripimus, haufimus, expressimus, ad quam
non docti, sed facti, non instituti, sed imbuti sumus. Cicero orat. pro milone

n.º 4 et n.º 11

L'Académie n'a point d'exemples d'attaques aussi vives et on la voit de la bienveillance ainsi être aussi peu observée que dans la controverse que m. Valentin vient de se susciter. Le ton général de son écrit est tel qu'on est embarrassé de savoir si c'est sa prévention contre mes ouvrages qui lui a rendu ma personne odieuse, ou si c'est la haine de la personne qui le conduit à cette des raisons et des sentimens qu'ils renferment, ou ne sait s'il ambitionne moins de triompher de l'adversaire qu'il s'est fait, que des erreurs qu'il lui impute.

Si m. Valentin en est en mes productions littéraires et les faits dogmatiques par lesquelles elles sont fondées, sont plus capables de faire reculer l'art, que d'en procurer la progrès; je ne puis abuser sur les principes; j'ai mal entendu les auteurs que je cite; j'ai leur ai prêté de erreurs, et des intentions peu chirurgicales, ce que j'aurais eût avec les moindres notions sur la façon de pratiquer, et avec une légère teinture de latinité: il eût été que nos neveux ne jugent de la chimie que de nos jours par mes mérites, dont les exemples ne sont pas vus dans les différents ouvrages que j'ai placés sous mon nom dans les manuscrits de l'Académie. Telle sont les imputations que m. Valentin n'a pas craint de me faire dans l'Académie même qui a adopté mes ouvrages dans ses recueils, qui les a précédemment examinés avec soin, et qui ne les a reconnus pour siens qu'après les avoir jugé dignes de son approbation. ma cause particulière devient donc celle de l'Académie. Les efforts de tous ses membres cherchent à éluder la chirurgie, mais, puisque m. Valentin, mes ouvrages en font le deshonneur et l'Académie partage nécessairement ma honte. pour la grande expérience, la haute capacité et les profondes lumières de m. Valentin vengera un jour, pour l'honneur de ses contemporains, celui que mes mérites et mon ignorance long ont fait perdre et faire oublier l'approbation que l'Académie a en le malheur de me donner.

L'abus des lettres a été judicieusement relevé par m. Gibbon. Il en a fait connaître, en général, l'inconvénient, les accidens, et le danger. Il en a jugé par les effets, et les preuves fournies et qu'on appelle dans les écoles de philosophie un argument à posteriori. L'on n'a pu s'arrêter que par cette voye; car la marche naturelle, comme la loi bien exprimée manifeste par ce trait si connu Antem experientia facit, exempla contraria vivunt. L'on a le soin du présent



de la raison pour être perfectionnée; il ne peut faire de progrès sans être réfléchi. Hippocrate a senti cette vérité; Socrate a vu dans la science ad artem, l'art ou la science qui après qu'il a été raisonné: en est. D'alambert a exprimé la même idée qu'Hippocrate en disant que la philosophie est l'application de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer. Delà il suit que sur le fait de la réunion des plaies on a pu considérer la nature et l'art dans leurs rapports mutuels; appliquer la raison à l'expérience, en comparant les moyens avec la fin; et par ce procédé découvrir la fausseté des règles sur lesquelles étoit établi le précepte de coudre les plaies; s'élever delà à la connaissance d'une règle fondamentale qui peut servir à juger les moyens particuliers de réunion; à proscrire ceux qui ne servent pas conformes et à en imaginer de nouveaux capables de remplir le but de l'art en l'union de la nature. Ce principe général doit faire voir très distinctement la cause première de tous les mauvais effets que les suites ont produits: c'est une démonstration à priori.

Dans ces particuliers ayant montré à M. Gibbon les inconvénients des sutures, il a parlé fortement contre leur abus, et malgré les oppositions qu'il a trouvées en les enseignemens contraires, cette doctrine prévaut. Il faut attribuer le succès de l'auteur qui sur en la même idée et qui n'ont pas fait de prosélytes. On ne faisoit pas attention que les partisans les plus décidés des sutures s'expriment sur le danger qu'elles entraînent avec autant et peut être plus d'énergie, que ceux qui ont écrit pour leur proscription. c'est ce qu'il est important de faire remarquer.

" Nous voyons après souvent après les suites, dit M. de Garengeot, qu'il arrive
 " à la peau des dérangemens, des douleurs dans tout le membre, des erysypèles, des
 " inflammations considérables, la fièvre et le transport. alors le chirurgien ne dit
 " pas s'opposant, comme M. de Garengeot: il faut seulement ôter les
 " sutures qui sont sur chaque point de suture, relâcher les vases, mettre sur la
 " plaie un plumaceau qui excite une suppuration, comme le baron d'Avicenne
 " ou quelque autre suivant l'expérience du chirurgien; et faire copieuse le malade
 " sans négliger les lavemens, les saignées de petites, les stupéfians adoucissans &c.

Voilà certainement des accidens formidables, attribués aux suites que l'on

avait adopté, et il ne faut pas s'en étonner, d'après la nature de l'art, qu'un
 valchreur les vœux et s'acquiesçant copieusement le malade on peut espérer d'y
 remédier: comme si tous les blessés pouvaient fortifier ces faibles copies, et
 s'il n'est pas été un peu de ne pas les mettre des lacs, d'avoir besoin d'être ainsi
 appuyés.

" ces accidents faux étant calés, on réserve peu à peu la partie de l'opération
 " c'est à dire tous les jours d'inviron une ligne, et on passe la plume, comme nous
 " l'avons déjà dit. (c'est le texte de l'auteur que je continue de rapporter,) si au contraire
 " ces accidents faux subsistent tous jours, et même qu'ils augmentent, comme la
 " tension considérable de la partie et l'inflammation; alors, sans balancer, il
 " faut couper les sutures, et passer la plume comme à l'ordinaire."

Cel est le tableau de la pratique consignée dans le livre de l'art, que
 nos maîtres ont suivie. les mauvais succès, les accidents les plus dangereux causés
 par la future de l'air même de ceux qui les emploient pour la blessé, ne
 déficient point les yeux de ces praticiens, ils les recommandent dans leurs démon-
 strations, et dans les livres qu'ils donnent au public pour l'instruction des élèves.
 ils voient que le moyen étoit pernicieux et ils ne changent pas de conduite. la
 différence d'un praticien réfléchi, c'est celui qui est opposé à la routine se montre
 un jour tout son jour. en. j'ai vu et frappé de ces accidents faux produits
 par l'usage des futures; il les proscriit, et son sentiment qui finira par être celui
 de tous les chirurgiens méthodiques, rendra un service important à l'art et à l'humani-
 té.

L'opération du bec de lièvre a été l'objet de ses réflexions: il forme le second
 paragraphe de son ouvrage. il blâme la future pratique ordinairement dans
 la réunion des lèvres divisées, et les exemples qu'il rapporte à ce sujet sont tirés des
 observations mêmes de ceux qui ont employé cette future, et qui avoient compté
 sur son secours pour la guérison de leurs malades. ses remarques critiques d'après quel-
 ques faits particuliers étayés sur son point de vue général. en. valent à voir
 il finit en disant qu'il n'y avait rien à ajouter à l'art, au sujet de la réunion des
 lèvres divisées, lorsqu'il dit au commencement de son ouvrage, qu'en entrant dans
 les détails, en. j'ai vu et frappé qu'il soit possible, à la faveur des bandages,
 de réunir les futures dans des circonstances qui auroient pu les empêcher, et que
 les solides raisons qu'il a opposées à celle qu'on appelle entortiller, ne peuvent laisser



aucun doute dans le choix des moyens qu'on doit employer pour la réunion du bec de lièvre.

Ces observations ne sont pas faites. en. j'écris ne parle du bec de lièvre que sous un aspect très général, il n'est point entré dans les détails sur cette opération, et je m'en suis chargé, pour le progrès de l'art. j'ai laj pratiqué sans succès: mes observations font, à cet égard, confirmatives de la doctrine qui prescrit la suture des plaies du lièvre, même avec perte de substance, puisqu'on a fait de pratique que je rapporte prouvent les succès, très complets après l'extirpation de tumeurs cancéreuses aux lèvres. Les réflexions théoriques qui amènent les observations ou qui s'en déduisent sont conformes au conseil d'Hippocrate qui trouve à propos, comme nous l'avons remarqué, qu'on joigne la science à l'art. scientiam deus transfert ad artem. Vauvroux interprète cette proposition différemment: il l'entend de la nécessité d'expliquer et de confirmer les préceptes généraux, par l'exercice des faits particuliers. procepta universalis exemplis singularibus explicanda et illustranda sunt. n'ay-je pas rempli cette tâche sur le bec de lièvre; et doit-on dire que je fais rendre l'art, lorsque j'ai fait ce que les auteurs desireraient et espèrent qu'on fasse pour en obtenir l'avancement et la perfection.

j'ay donc banni la suture interrompue de l'opération du bec de lièvre, ce ne doit pas être un sujet de blâme de la part de ces sages, puisque son intention n'est pas d'en confirmer l'usage. les praticiens qui ont persévéré le plus avec succès dans l'habitude de coudre la plupart des plaies indistinctement, donneront pour précepte général de n'avoir recours à la suture que dans les cas où le bandage et la situation de la partie ne suffiraient pas pour maintenir la réunion. mais il ne faut qu'entretenir les lèvres de lait pour voir que les avantages du bandage s'y trouvent presque exclusivement bornés aux plaies en long, et ceux de la suture, à un petit nombre de plaies transversales. en. de garantir, l'auteur moderne qui fait le plus étendu sur l'utilité qu'on peut retirer des bandages, de la situation de la partie, et de la nature de la lésion pour la réunion des plaies, dit que la suture interrompue convient à une plaie peu profonde, soit longitudinale, soit transversale ou triangulaire; et il suppose pour premier exemple, une plaie faite transversalement à la partie antérieure de la cuisse qui est en longueur trois ou

microtechn. t. II. 2^o
par. 1^{er} pag. 300.

quatre travers dedoit enqui penetre non seulement les tégumens, mais encore enfoncer
deux ou trois lignes dans le corps de la quèle antérieur. C'est d'après de tels doumens
qu'on a coufue la playe: nous aurons tous à nous reprocher d'avoir suivi cette pratique
si elle n'eût pu être coufue dans les lieux, et autorisée par les meilleurs chirurgiens
dans le traitement des playes. je la ay coufue comme les autres pendant plus de
vingt ans, et malheureusement tous les praticiens n'y ont pas encore renoncé. j'en ai
vu quelquefois des accidens de la part de la future, j'en ai vu combattus avec succès,
j'en ai vu ^{haute} ~~aut~~ de recuiter, c'est en probabilité qu'ils en se font rendre maîtres ni des
bons ni des mauvais succès. quand la future sera faite inutilement à des parties
que la suture et le bandage maintiennent dans l'état convenable à la
consolidation des bords de la playe, il n'y a point d'accidens, et l'on attribue
aux futures le bon effet qu'elles nous pourroient opérer. mais s'il y a dans les parties un
principe de retraction qui tende à éloigner les bords de la playe, on ne fait
qu'aggraver ce principe par les moyens douloureux qui maintiennent les bords de
la playe rapprochés, et c'est ce mouvement qu'il faut essentiellement empê-
cher. lorsque la future manque dans ces cas, on dit que ce sont les points qui
déchirent les parties coufues dans l'épaisseur du fil qui a fait la future. l'effet
est possible, mais le fil n'est qu'un instrument insensible. ce n'est
point proprement le fil qui a déchiré les parties, ce sont les parties qui par
leur retraction ont fait effort, et se sont déchirées par le fil qui a fait la
suture. c'est donc à la retraction des parties qu'il faut essentiellement
s'opposer: ainsi au lieu de conduire les bords de la playe pour les tenir rapprochés,
si l'on en dirige les refluxes de l'air contre les parties qui font la retraction, la
réunion se fera opérée sans douleur, et sans que des parties divisées. D'après ce
principe que j'ay donné comme fondamental, les futures auvies longuement été
étrangères à l'art.

Ce principe me paroit fort clair, quoique moi-même j'aie souvent trouvé que
ce n'est qu'une mauvaise paraphrase de ce que tout le monde adit. souvent
que nous relevons un peu mieux. Des gens qui lisent plutôt dans l'intention de
critiquer que dans celle de s'instruire, n'ont pas même entendu ce principe, et se fassent
depuis longtemps que par les déclamations indolentes qui font adroit de tout à leur
Cœur et à leur esprit, ils s'enrichissent... paré, hildanus, fabricius d'acquapendente
et par tous les grands chirurgiens qui nous ont précédé n'ont rien entendu à la
méthode de réunir les playes: c'est en tous qui n'ont rien établi le principe



et ils ajoutent qu'il est honteux de trouver de pareilles proportions dans les mémoires de l'Académie. je voudrais bien que ce corps illustre n'eût pas à rougir de voir pour membre. je mériterais d'en être expulsé si en silence — avait raison dans ce qu'il me dit d'insignes et d'outrageux relativement à mes mémoires, où selon lui, les mérites ne sont pas rares. c'est pour mon corps non moins outragé que moi, que je descends à une réponse contre des adversaires aussi peu instruits qu'ils sont malhonnêtes.

fabrice de hilden, fabrice d'acquiescence, paré, confond les plays, et l'on conviendrait aujourd'hui qu'ils faisaient mal. ils suivirent les règles établies, mais la chose suivit sans nous mener à leur imitation. citoyens de faibles règles, qu'on a prononcé leur abrogation. quel précepte y a-t-on substitué? la situation et les bandages. mais voit-on que ces grands maîtres aient ignoré les raisons et les avantages de la situation du patient et de l'application méthodique d'un appareil? on de gascon qui faisait dans le point de suture à une plaie du front, avait écrit qu'il se doit avoir recours aux sutures que quand la situation et le bandage sont insuffisants. il y a encore beaucoup à faire pour donner pour chaque plaie particulière un moyen de réunion capable de suppléer efficacement au défaut des sutures que nos préceptes emploient. et j'ai vu à imaginer un bandage très ingénieux pour la réunion de la large coupe transversale. il brille une grande sagacité dans la construction de cet petit pour le tendre d'acier mais quand nous aurons toute invention, toutes aussi avantageuses imaginées que celles là, il restera encore à montrer le principe général capable de guider le chirurgien dans l'application des bandages universels.

je me rappelle à ce sujet que en l'abbé la balle, de l'Académie française a donné il y a environ vingt ans, un livre qui fit beaucoup de bruit dans la littérature, et je vais de le relire. il a pour titre... les beaux Arts réduits à un même principe. on trouve dans l'œuvre propre page 11. que „ toutes les règles pour „ les branches qui tiennent d'une même tige. si l'on remontait jusqu'à leur source „ on y trouverait un principe après simple pour être parti pour la charge, et après „ étendu pour absorber toutes les petites règles de détail qu'il suffit de connaître „ par le sentiment, et dans la théorie ne ferait que gêner l'esprit pour éclairer ce „ principe parait tenir d'un corps le vrai génie et les approcherait de mille manières

« Scrupule, pour ne les soumettre qu'à une seule loi souveraine, qui une fois bien comprise, se voit la base, le précis et l'explication de toutes les autres. »

on peut avoir l'air que je le dis que ce n'est pas pour être appliqué à la chirurgie que ce passage a été fait, mais la grande vérité qu'il exprime y est très applicable. Je j'ai été très heureux pour approcher le principe fondamental de l'art de réunir les plaies, on ne dit pas rien savoir mauvais gré. en quoy une vérité reconnue qui manquait à l'art peut elle altérer la bonté de ceux qui cultivent cet art? Il me semble que dans les memoirs qui ont eu l'approbation de l'Académie, et dans d'autres ouvrages, j'ai eu de vérités plus intéressantes que celle-ci, et d'une plus grande difficulté à découvrir, et cela n'a pas du mériter d'injures.

M. Valentin ne considérant pas de la vérité de ma proposition. mes ouvrages lui paraissent remplis de beautés. Il ne croit pas même injurieux, il a raison, mais il m'a dit des injures, ce qu'il ne felloit pas faire. c'est à l'occasion de ce premier principe, et dans la crainte de juger que les faibles fustent porteurs de la chirurgie de nos jours qu'il m'a reproché la faiblesse de croire que ^{l'on} ~~l'on~~ le premier rang. entre plusieurs réponses plus solides les unes que les autres que je pouvais à M. Valentin, je me contente de lui dire qu'une des plus fortes raisons qui m'ont garanti de la vaine gloire dont il m'accuse, c'est d'avoir vu ~~un~~ ^{un} semblance, et depuis fort longtemps, que les plus forts médecins par ceux qui en avaient le moins. je venais au panique et je suivais M. Valentin dans sa disputation.

Il pense que j'ai regardé plus de nuages qu'on clarté sur cette question. En effet, dit-il, c'est complaisamment s'abuser que de croire avoir donné un principe lumineux sur cette matière en disant, que les réponses de l'art devaient être déterminées par les parties intimes, pour la retraction tend à déprimer la plaie, que c'est cet effort auquel il faut opposer l'opposé, qu'enfin les moyens de réunion ne soient méthodiques que quand ils seront directement employés à empêcher cette action par une application immédiate sur la partie qui doit la guérir. Je ne contredirai point M. Valentin sur cette exposition de ma doctrine, il l'a très bien faite. voyez maintenant comment il croit refuter les vérités aussi sensibles.



" Cette longue phrase, dit-il, n'a absolument que le défaut d'exprimer,
 " mais d'une manière plus entortillée et moins précise ce qu'on dit tous les
 " auteurs qui ont parlé du bec de lièvre, c'est à dire, qu'il falloit rapprocher les
 " lèvres de la plaie, et employer les moyens qui peuvent s'opposer à leur écartement.
 " En termes de l'art, continue M. valentin, c'est désigner l'indication et non
 " pas donner un principe.

Je ne sais si M. valentin s'est entendu, mais il me semble que j'ai parlé
 tout clairement, et que nous ne disons pas la même chose. L'opérateur donné
 à la suture du bec de lièvre, pourroit elle s'appliquer à son disarcement? selon
 lui, je n'ai dit que ce que tous les auteurs avoient dit à l'occasion du bec de lièvre.
 Il ne faut point confondre les objets: un principe est général, et il n'est pas
 moins applicable à toute la classe de réunion, pour il doit être la base et l'ex-
 plication, pour ne servir des termes de M. l'abbé le battant, qu'à cela qui
 ont la réunion des lèvres pour objet. n'aurois-je en effet désigné que l'indica-
 tion? L'indication dans le sens de M. valentin c'est la réunion. ainsi en
 parlant du principe général qui doit être la base de toutes les règles particulières de
 réunion, qui doit diriger le chirurgien dans l'application des moyens par lesquels on
 peut maintenir méthodiquement les bords des plaies réunis, je n'aurois fait autre
 chose que dire qu'il falloit les réunir. voilà une étrange manière de voir les
 choses, et elle étoit, sans doute, réservée à la petitesse de M. valentin, à qui
 il paroitra peut être bien nouveau d'entendre dire qu'il ne parle pas en termes
 de l'art, lorsqu'il prononce que l'indication curative des plaies consiste dans
 la réunion. je sais bien que les livres élémentaires admettent cette proposition et
 la donnent comme une règle capitale: c'est ce qui a trompé M. valentin, car
 ce n'est qu'une maxime triviale qui n'est certainement pas de l'art. je l'ai
 crû avec quelque soin, et j'ai pratiqué avec autant de réflexion que j'en ay été
 capable: j'ai vu le ridicule de cette proposition dans les ouvrages du ^{seigneur} ~~celebre~~
Lebizeux, celebre professeur de Strasbourg, et peut être l'homme du siècle
 dernier qui possédait le mieux la doctrine de Galien. La raison et l'autorité se
 réunissent pour démontrer qu'on sçait qu'il faut réunir les plaies, on n'a
 aucune connoissance au dessus du peuple et de la foule des ignorans qui ne

Souper obligi d'avoir la moindre notion de notre art.

Sabizius Dans la dissertation 10^e de son college therapeutique, traite de la cure des playes et des ulcres simples. Il demande si la premiere et generique indication qui se tire de la nature generique de la maladie apparait à l'air et y est de quelque consideration. utrum prima et generica hanc indicatio, quæ à genericâ morbi naturâ suppeditatur, artificiosa sit et obliqua, penderis atque inveniendi? Les arabis de medecine ont toujours fait mention dans leurs livres elementaires de ces premieres et tres generales indications; ils disent quel faut tirer le calcul de la vésie, extraire les corps étrangers, reduire les os luxés de. mais si vous galien que Sabizius fait parler, il s'empare bien que ces indications appartiennent aux principes de l'art, puisqu'elles sont communes des gens qui n'ont aucune notion. varium galenus ait, tantum abesse ut hæc indicationes artificiosæ sint, ut etiam ipsæ idiotis sint cognitæ. Les idiots mêmes demandent qu'on fasse la reduction des os luxés, qu'on enleve les verrues, qu'on cicatrise leurs ulcres, et qu'on arrête le cours de ventre. nam (ex ipsi: Dioca) luxata ossa sua in loca reduci, et verrucas tolli, et ulcus ad cicatricem duci, et fluxum alvum sibi velle. ex. valentin ne voudroit pas qu'on réduisît les connaissances de l'art, en fait de premiers principes, à celles qu'on ne refuse pas aux idiots, c'est à dire, aux ignorans qui n'ont pas la moindre teinture des principes de l'art: c'est approuver une maxime triviale de ce genre et trop explicitement rejetée par galien, que mon adversaire m'oppose comme identique au principe fondamental de l'art de réunir les playes.

Après la solution de ce problème, Sabizius se propose un autre en cet ordre. Mais puisque cette indication provisoire generique n'est pas particulière aux gens de l'art, et qu'elle est aussi commune aux personnes du peuple; quelle difference y a-t-il donc à cet égard, entre les gens de l'art et le peuple? cum hæc indicatio prima et generica propria medicis non sit, sed etiam plebi communis, quid ergo inter medicos et plebeios sit discriminis? C'est encore à galien qu'il laisse le response à cette question. C'est que les gens du peuple ne savent rien au delà de cette notion generale, excepté les personnes de l'art savent comment et par quels moyens on réduit les luxations, comment on procede à la réunion des playes de. ils imaginent ces moyens, ils savent les varier et considérer par raison et par experience la fin qu'on veut en attendre suivant les circonstances. Les details de cette solution sont nombreux et aussi satisfaisant qu'instructif: ils nous éloignent de notre objet. Il me suffit d'avoir prouvé par l'autorité de galien et du docteur Sabizius par les lumieres de la saine raison que ex. valentin m'oppose comme principe une maxime triviale que les idiots n'ignorent point, et qu'il ne conteste au principe general et fondamental sous lequel toute les regles particulieres de réunion se rangent naturellement.



Pour le rendre, j'ai indiqué l'exemple de la réunion du tendon d'Achille, et cet exemple me paraît devoir être développé. Si à l'imitation de B. mais et de tous ceux qui l'ont précédé et suivi. Dans la pratique de faire la suture des tendons, on coupe le tendon d'Achille divisé par un instrument tranchant, ne regardant on pas cette opération comme une incision? que faut-il donc faire pour obtenir la réunion de cette partie? appliquer le bandage imaginé par cet auteur. Il remplit le premier principe de l'art de réunir les plaies incisées à nos précédents, par son moyen, le pied sera maintenu dans l'extension, et par là, la partie inférieure du tendon ne pourra s'éloigner de la supérieure mais un autre avantage non moins essentiel c'est que ce bandage tient la jambe en flexion, et empêche par une compression suffisante sur le corps des muscles qui se terminent dans la portion supérieure du tendon coupé, la puissance rétractrice des fibres motrices dont ils sont fournis. C'est ce qui remplit entièrement les vûes curatives, et ce que les auteurs ne font point l'amp du fil se ferait qu'embrasser les bouts du tendon coupé c'est l'action des flexisseurs du pied qu'il faut empêcher, parcequ'elle éloignerait la portion inférieure du tendon de la supérieure. Il faut aussi mettre obstacle à la rétraction des fibres des muscles dont le tendon est coupé, parcequ'elle éloignerait la portion supérieure du tendon de l'inférieure. Il faut donc s'opposer également à l'antagonisme et à l'action directe. Le bandage opère ces solutions effets, et lui y voit, malgré la contradiction des intentions, le pouvoir de l'art ^{de l'art} appliqué immédiatement à des parties éloignées de la plaie, à celle dont il faut empêcher la réunion par laquelle les bouts de la plaie se réunissent l'un de l'autre. Je demande maintenant si le principe qui dicte cette règle peut être appelé, sans inconvénient, une paraphrase qui en dit que tous ces que les auteurs ont dit, avec le secours de la vive d'une manière obscure et entortillée, et que ce n'est que désigner l'indication et non pas donner un principe.

Si les actions dont il s'agit viennent par empêchement par un bandage et qu'on ne fait des fibres, quel en serait le résultat? ce serait le détachement des parties composées dans l'amp du fil, incapable de résister aux forces opposées qui de chaque côté tendent naturellement à éloigner les bouts des parties divisées l'un de l'autre. Comme donc cet auteur veut-il dire à la fin de son ouvrage, que c'est cet effort même auquel dans le cas de ~~la~~ lièvre, les muscles avoient une — pourvue opposer utilement la future entortillée. Dans l'intention d'empêcher la rétraction des parties qui tendraient à séparer la plaie du bas de la lièvre, et

" qu'on applique les aiguilles aux bords de la plaie, ils se flattent de faire
 " une application immédiate sur le point qu'ils croient le plus propre à gêner
 " cette action.

voilà une singulière manière de raisonner. Les aiguilles qui traversent la plaie de
 bas de l'écume, ressemblent aux points de suture qu'on ferait aux bords d'un tendon divisé. ou
 comme ces anses de fil ne gênent pas les parties qui font la rétraction, que ces
 points sont, dans le cas cité du tendon d'Achille, d'une part les fibres motrices des muscles et
 auxquelles le tendon appartient; et de l'autre, les muscles antagonistes qui font fléchir le
 pied, action contraire au rapprochement ou au maintien des parties divisées, il est
 manifeste que les sutures ne servent pas appliquées immédiatement aux parties, dans le cas
 que l'action. ainsi quand M. Volentin dit que les anciens en appliquant les aiguilles
 aux bords de la plaie, se flattent de faire une application immédiate sur le point
 qu'ils croient le plus propre à gêner cette action, nous ne savons s'il approuve les anciens
 de s'être flattés et d'avoir fait si mal à propos qu'ils faisaient cette application immédiate
 si favorable, conformément au premier principe de l'art de réunir la plaie, dans lequel
 on ne le doutait pas.

on peut prouver la solidité et l'utilité de ce principe, par les raisons mêmes
 de celui qui le contredit. Si la première phrase de son mémoire lui fournit matière
 à la défense de la vérité qu'il combat. Les douleurs insupportables des sutures, le gon-
 flement, l'inflammation, l'écartement des lèvres de la plaie qui en font la suite, la
 plus ordinaire, savoir le suppû, selon M. Volentin, pour établir le sage précepte de
 n'employer les sutures que lorsque la situation et le bandage seroient insuffisants —
 pour entretenir les bords dans un contact immédiat. je ne discuterai pas cette propo-
 sition, il me suffit d'observer que l'écartement des lèvres de la plaie dans le
 cas des sutures n'auroit pas lieu, si les puissances rétractives étoient gênées, et qu'on
 eût dirigé contre elles les ressources de l'art par une application méthodique. mais le
 accident dont M. Volentin fait le tableau n'arrive pas toujours, et les praticiens
 souffrants des sutures pourroient rapporter des exemples de guérison heureuse par leur
 moyen. ce sera encore par le principe fondamental, qu'on jugera leur expérience.
 ils ont réussi malgré les sutures, lorsque sans connaître le principe, les circonstances
 ont été telles qu'il n'y a eu aucun effort de la part des puissances rétractives. l'écartement
 des lèvres de la plaie qui attire la douleur, le gonflement, l'inflammation, la fièvre, la
 délire, les convulsions, et toutes les suites qui peuvent en résulter, n'ont pas eu lieu.

L'ordre de mon rapport exige que je joigne les dernières phrases du mémoire de



en. valentia à celles qui le commencent, j'ai dit en terminant la disputation, que j'aurais
 du assigner quelles étoient les parties sur lesquelles les réponses de l'air devaient être
 déterminées ? quelles étoient celles qui tendoient à déformer la plaie ? celles à l'effor-
 desquelles il falloit s'opposer ? et enfin quel étoit le point où il falloit faire l'ap-
 plication immédiate des moyens méthodiques qui doivent gêner la rétraction ?
 en. valentia a l'air de multiplier les questions, en voici quatre dans les trois
 premières se réduisant à une, et ce sera lui qui m'en fournira la réponse —
 relativement au cas de lièvre. j'y ay satisfait concernant la tendre d'Achille dans
 la réunion méthodique à l'air d'exemple pour établir le principe fondamental.

en. valentia demande donc quelles, pour les parties, dont il faut gêner l'action ?
 ce sont précisément celles qui tendent à écarter les lèvres de la plaie, et dans la bœ
 de lièvre en. valentia dit expressément, „ que les principaux muscles dans la —
 rétraction occasionne nécessairement, sont les muscles communs aux lèvres, c'est à dire
 ajoute tel, le grand zygomatique, et le triangulaire ou abaïseur des lèvres, ces
 dernier surtout, c'est toujours en. valentia qui répond pour moi, ce dernier pre-
 tend dans une portion considérable des fibres monte jusqu'à la partie moyenne
 de la lèvre supérieure, pour la perdre en partie dans l'orbiculaire de cette même
 lèvre. ces fibres, dit-il, résistent à l'extension, elles ont été de tout temps dans la
 contraction, ou pour mieux dire, elles n'ont jamais souffert d'extension soutenue,
 en conséquence elles font beaucoup d'efforts sur les différents moyens qu'on
 emploie pour les maintenir. »

les voilà donc désignés, au moins en partie, ces muscles à l'effort desquels
 il faut s'opposer. habemus confidenter vitem. que en. valentia nous dise
 comment les aiguilles qui traversent la lèvre supérieure fendue, et autour
 desquelles on entortilloit un fil pour maintenir les bords de la plaie dans un
 contact immédiat, peuvent empêcher la contraction du grand zygomatique,
 du triangulaire, auxquels j'ajoutons le buccinateur. car tous les muscles qui
 composent les lèvres tendent également à écarter la division contre nature qu'elles
 souffrent. la difficulté de point d'appuy qui résulte de la solution de continuité
 laisse à tous les muscles qui font mouvoir la lèvre, une liberté entière d'agir de

chaque côté; et ce sont les efforts de ces puissances, reconnus par un volonté qui font
genre pour éviter l'échecement des levers de la plage, qui est le plus voisin des
futurs. c'est pour dire par les futurs qui peuvent genre cette action. Les anciens se
servaient pour flatter en vain de faire par les futurs une application immédiate sur
le point qu'ils croient la plus propre à genre cette action. Si les anciens pouvaient
revenir demander compte aux modernes des progrès qu'on leur prête, ils ensem-
bleraient fort en volonté en le priant de vouloir bien indiquer quels sont ceux
qui se font flatter d'avoir porté un jugement si bixame sur l'opinion des futurs,
et notamment sur la future intelligible.

Elle ne s'oppose point du tout à la retraction des parties qui tendent à défaire
la plage, et c'est en quoi elle ne remplit pas les vûes oppositives d'icelles par le
principe fondamental. La preuve en est claire et je l'ai tirée des auteurs qui
ont été la plus favorable à cette future. Je l'ai dit dans mon œuvre. C'est
les prévisions indiquées pour soutenir les parties, les rapprocher pour s'opposer à
leur enlacement, et soulager les points de future, ont été regardés comme des moyens
accessoirs, et il falloit les regarder comme capitaux et exclusifs des futurs.
Les meilleurs praticiens ont en la plus grande confiance en ces moyens. C'est de
la force, dans la prescience observation de son œuvre sur les bords de l'œuvre
au premier tome des œuvres de l'académie, dit positivement que plus les deux
parties de la leure sur laquelle il opérait, laissent d'intervalle entre elles, plus
il devoit craindre leurs efforts sur les spindles, ainsi il falloit que l'appareil aidât
les spindles à leur visite, car c'est souvent delà, dit en. de la force, que dépend
la fin de ces opérations. ces œuvres en forme, et ça été pour obtenir ce
succès qu'on ne peut attendre des futurs, pour la raison adoptée de volonté
que en. de la force fit couler sur le nez deux bandes de linge, dont il
appliqua les extrémités couvertes d'emplâtre d'andré de luenix, sur les joints, afin
de les tenir rapprochés. C'étoit aussi pour diviser leffet de l'action des œuvres
des levers, qu'il mit sur chaque joint deux compresse épaisses, soutenues en per-
forées par le moyen d'un bord parallèle. Voilà des faits et des autorités qui
répondent aux questions de volonté sur les parties dont il faut genre l'action,
parce que c'est cette action qui tend à défaire la plage. J'y trouve la solution
des prétendues difficultés qu'il n'a point dans son propre œuvre, et l'on doit voir
qu'il n'est point dans le cas de terminer ses questions en son œuvre par la phrase



qui fait " L'enthousiasme d'une découverte que son auteur a eu digne d'être mise
" en parallèle avec celle de la circulation du sang, lui a son droit acquis de nous
" développer ses idées sur un point qu'il juge si important. "

j'en fais si d'autres que cet enthousiasme d'enthousiasme sur un
point qui en est si peu susceptible. mais, je vois que le ton de son mémoire ne
montre pas le phlegme et le sang froid qui prouveraient qu'il est à l'abri de
reproches qu'il ne fait. Il ne semble que je sois bien fondé à lui en faire
un très grand sur la comparaison qu'il prétend que j'ai faite de sa découverte
avec celle de la circulation du sang par Harvey. Il est certain que cet. Volentini
en impose, et que le blâme du ridicule qu'il voulait me prêter doit tomber
sur lui. j'ai dit que les chirurgiens en saignant avaient, chaque jour, mille
fois sur les yeux les preuves expérimentales du mouvement circulaire du sang,
et que personne ne le voyait : il m'est donc fort étonnant qu'on ne se soit pas
appuyé dans l'opération du bec de lièvre, de l'avantage prouvé par l'aide
qui portait les joues en avant. j'y dit encore deux vérités, mais leur
comparaison ne tombe aucunement sur la vérité et l'importance de la découverte,
comme cet. Volentini l'avance, pour ligaturer, fil le pourroit, à mes dépens, -
contre le témoignage de sa propre conscience.

à l'égard du principe fondamental de l'art de réunir les plaies, je m'en
étais assez expliqué dans mon mémoire sur le bec de lièvre, pour espérer que
les commissaires qu'on nommera pour examiner cette controverse et en faire
leur rapport à l'Académie, me rendront justice et prononceront si j'ai bien ou
mal raisonné sur ce point. je n'en ay parlé dans ce mémoire que par occa-
sion. Il n'est de besoin à un autre mémoire historique sur l'opération des
sutures, et est surtout dans l'arsenal de celle des tendons, qu'on verra combien
le principe contesté aurait existé d'époque tant en théorie qu'en pratique
j'y fait plus : l'Académie a adopté même avec éloges, un assez grand
nombre d'observations où l'on voit les plaies de conséquence guéries ^{en six semaines}
~~par~~ les sutures. ces faits de pratique sont curieux et intéressants, mais pour
ne pas les présenter avec ce qu'il y a de défiance de la part des juges,
j'ai cru devoir insérer avec un instrument tranchant, sur les cadavres, les plaies
dont les auteurs ont donné la description. j'y examine l'effet qu'ils ont

pu y produire, si je parle de monter comme il faudroit se conduire en pareille
 occurrence sans avoir recouru aux futures soit un travail d'un je en une force par
 tise sans le principe qu'on vis, et avec lequel ce travail n'a été faite. on y
 verra, comme j'ajouté avant, que le but de l'art consiste à appliquer les moyens
 appropriés pour la réunion des pièces aux parties mêmes d'un je sans gêner l'action,
 et que les règles particulières ne seront jamais méthodiques, si elles ne sont conformes
 au principe fondamental que j'ai établi.

Toutes les objections que fait M. Valentin n'ont pas besoin d'une si longue
 discussion. il m'attaque sur la perte de substance dans le bec de lièvre de naissance,
 et il le fait de manière à ne pas montrer ce qu'il en pense lui-même. j'en
 ai d'abord pu dire, si les anciens étoient fondés à attribuer l'écartement à
 une perte réelle de substance, je me contenterois de dire qu'il n'est pas prouvé qu'il
 y ait en tout, mais qu'il est certain que M. Louis n'a pas eu raison d'avancer que
 parcequ'il n'y avait point de perte de substance, comme les anciens le supposent,
 il n'y avait dans le bec de lièvre de naissance qu'une solution de continuité
 tout à fait semblable à celle d'une plaie récente par une lèvre bien conformée.
 si cette proposition étoit vraie, il s'ensuivroit delà que la réunion de l'un et de
 l'autre pourroit s'obtenir par les mêmes moyens. j'en ai pourvu avec cette con-
 science que cet auteur n'a pas manqué d'entendre, elle est démentie par l'obser-
 vation.

Analysons ce raisonnement. avant que d'aborder l'induction, de la proposition,
 et de voir les conséquences qu'on en a tirées, il falloit d'abord s'assurer de la vérité de
 la proposition. ou il y a perte de substance dans le bec de lièvre de naissance,
 ou il n'y en a point. M. Valentin ne veut pas décider si les anciens avoient
 tort ou en admettant la perte de substance: et pourquoi croit-il avoir raison
 en décidant qu'il est certain que je ne l'ai pas, lorsque je dis que s'il n'y a point
 de perte de substance, l'écartement est une simple solution de continuité: encore
 une fois ou il y a perte de substance, ou il n'y en a point, et s'il n'y en a point
 j'en ai raison de dire qu'il n'y en a point. si cette proposition étoit vraie,
 il s'ensuivroit, dit M. Valentin, que la réunion du bec de lièvre de naissance
 seroit aussi facile que celle d'une plaie récente. cette conséquence est fautive
 car il faut, pour faire une plaie saignante susceptible de réunion, enlever les
 bords du bec de lièvre jusqu'à l'os, il faut vaincre et contourner les muscles
 qui ont été constamment, par le vice de la première conformation, dans une



retraction habituelle. mais ch. valentin conviens bien que les anciens avoient porté trop loin l'idée des difficultés pour la réunion: elle est encore plus facile que ch. valentin ne le croit. j'ay vu cette facilité par l'usage du bandage préparatoire de fibres d'aquependante, et il m'a démontré qu'il n'y avoit point de perte de substance. m. valentin approuve fort ce bandage préventif: mais il se vient après moy, j'en ay fait l'éloge dans mon mémoire, et de tous les auteurs que j'ay lus, et qui sont postérieurs à celui d'aquependante, je n'en ay vu aucun qui y ait fait attention.

" si l'on consulte les auteurs qui ont traité cette question, continue ch. valentin, on verra qu'ils ont tous également reconnu que les difficultés ne venant pas les mêmes, dans les différentes bles de lièvre, pour en maintenir les bords rapprochés. il y a donc lieu de croire, pourqu'il, que c'est plutôt d'après la difficulté qu'ils ont rencontrée à maintenir les lèvres de la plaie dans un contact immédiat qu'ils ont cru qu'il y avoit un manque de substance, que de penser comme le fait ch. Louis, que c'est d'après l'idée de manque de substance qu'ils ont imaginé la suture entortillée, comme étant un moyen plus sûr pour s'opposer à la retraction des parties.

ch. valentin auroit pu opposer la difficulté de faire une aussi mauvaise objection. Le passage de Dionis que je vais rapporter pour servir en son mémoire, et il établit la proposition contradictoire de celle que s'oppose ch. valentin.

Dionis assure qu'en faisant la suture immédiatement après un coup reçu on peut se passer de l'entortillée qui incommode à raison des aiguilles qu'on laisse dans la plaie. mais quand la mutilation est naturelle, l'infirmité étant né le lièvre fendu, y ayant manque de revêtement parce que la nature n'y a pas pourvu, si on ne laisse pas les aiguilles il seroit impossible de tenir la plaie sujette, et les bords se récarteroient au moindre mouvement. voilà un texte formel et précis. j'ay donc eu raison de dire, malgré l'opinion contraire de ch. valentin que c'est d'après l'idée de manque de substance que les praticiens employoient la suture entortillée comme moyen plus sûr de s'opposer à la retraction des parties. quand on a vu une pareille inadvertance, on pourroit se dispenser de rester en lice avec ceux qui la commettent. je reviens maintenant

+ un siècle avec Dionis, quellement avoit dit la même chose, et de nos jours un demi siècle après ce premier auteur, m. Hister s'opposoit de même sur le motif qui faisoit employer la suture entortillée d'après l'idée de manque de substance. j'ay fait usage du texte même de ce auteur, la doctrine sur ce point a été constante: malgré la nouveauté de ce fait - ch. valentin me reproche d'avoir dit que les auteurs pensoient ce qu'ils ont si manifestement exprimé dans leurs livres.

à la première induction.

Si l'on n'avait point de part de substance on obtiendrait aussi aisément la réunion dans un cas de bec de lièvre de naissance que dans la simple plaie de lèvre que M. Valentin parait toujours confondre pour la dénomination de bec de lièvre, pour en faire de deux parts; ce qu'il ne fait pas mention de l'opération du bec de lièvre produit par l'extirpation d'une tumeur cancéreuse, qui est d'une toute autre considération. J'apprends M. Valentin que j'ai réussi avec la plus grande facilité par mon bandage à guérir sans la moindre difformité ceux dans lesquels il en a été parlé dans mon mémoire. J'indique le jour et le lieu, et j'ai eu dans plusieurs membres distingués de l'Académie des témoins irrécusables de mes opérations et de leurs succès, qui prouvent le plus à prouver le moins. Si les cas de part de substance après l'extirpation de tubercules charnus, de volume assez considérable n'ont point trouvé d'obstacle à la réunion, pourquoi s'en trouverait-il dans le bec de lièvre venant de naissance lorsque les secours de l'art sont bien dirigés suivant le vrai principe.

De tous les faits insérés dans le quatrième volume des mémoires de l'Académie à l'occasion du bec de lièvre, il n'y en a pas un qui ne soit employé utilement pour le progrès de l'art. M. Valentin jette des doutes sur le succès d'une méthode qui a été confirmée depuis par plusieurs opérations adressées à l'Académie. J'ai sous les yeux les lettres particulières de M. Desormeaux professeur de chirurgie au Collège de Tour, du 12 février 1768 et celle de M. Cagny M. D. en chirurgie à Dreux du 11 août de la même année, qui entrent dans des détails instructifs et que je suppose par modestie et par ménagement pour mes adversaires que des juges impartiaux contraindront eux-mêmes à fléchir. Je les présenterai aux commissaires j'en fais le juge à propos, ainsi que l'observation liée à l'Académie par M. Coron, gagnant vaincre des invalides qui a réuni avec un seul bandage la division de la lèvre résultante de l'extirpation d'un cancer. Je n'ai fait qu'une opération de bec de lièvre depuis la publication de mon mémoire dans le IV^e tome de ceux de l'Académie. M. Valentin me fera plaisir de donner à son esprit toute l'épave dont il est capable pour valoir d'après le fait le vice de ma méthode, et je me charge d'en tirer des conséquences utiles à l'avancement de l'art. Il ne doute pas que mon expérience ~~ne~~ n'ait cherché quelque fois à m'éclairer, je vais m'attacher à prouver que son expérience a réussi à l'égarer.

Il est question des nouvelles qu'il a imaginées pour perfectionner l'art de



réunir la plaie d'un bec de lièvre. c'est une agraffe composée de deux pines, qu'on serre et qu'on maintient serrées par un cerce à chacune de ces pines, embroyé sur l'un des côtés de la lèvre fendue à un travers de doigt de distance de la plaie. une vis d'un pouce quelques lignes de longueur unit les pines à leur base, et sert à les rapprocher mutuellement, pour maintenir solidement les parois de la plaie dans un contact immédiat.

en. valentin a eu jusqu'ici la prudence de ne pas montrer ces instruments, quoiqu'il en ait été requis pour la première fois, le 2^e avril au comité tenu chez en. le directeur. mais l'Académie ne croira telle fois que en. valentin s'a abîmé, et en ce cas il sert d'objet de son animadversion. car enfin cet instrument, invisible jusqu'à présent, est annoncé dans le titre de mémoire. il doit donc y jouer le principal rôle. avec quelle assurance nait-il par le ce titre: de voyer... Mémoire sur le bec de lièvre, où l'on propose un nouveau bandage en forme d'agraffe, pour en procurer plus sûrement la réunion. C'est parcequ'il a vu que le bandage ne répondrait pas à l'attente de ceux qui en font les plus opiniâtres détracteurs, qu'il dit positivement à la face de ceux de son mémoire qu'il a fait construire son agraffe. je n'ay appren aucune trace d'opiniâtreté dans la défense des bandages, et je vois que en. valentin en montre beaucoup à nous. Cacher son agraffe. qu'il la montre enfin, et qu'on en vye l'application dans l'Académie. Le bec de lièvre est une maladie qu'on peut très parfaitement imiter sur la lèvre d'un cadavre: on jugera de l'effet de ce nouveau moyen; il faut qu'il soit le triumphe de en. valentin ou son opprobre. pourquoi reculer quand on s'est ainsi engagé avec qu'il l'a fait. il est vrai que Boonhuyser, en. de garanger, en. de do-faye ont rejeté les pincettes avec lesquelles on s'ajustait pour remonter les bords de la division du bec de lièvre pour les couper et en faire une plaie sanglante, parcequ'ces pincettes, dures et manuscrites et contenant deux lèbres. en. valentin ne craint pas cet effet de ses travaux, qu'il faudroit laisser sur les lèbres pendant huit ou dix jours, au point de constriction nécessaire pour contrebalancer l'effort des puissances —

rétractives, voilà qui est certainement bien imaginé.

C'est à la haine de plaquer une gâse de sa volonté, elle ne nous donne son avis ni à ce qui la prouve, ni à ce qui la fait : j'en fais un meilleur usage. La pratique, dit-il, nous conduit plus souvent à la théorie, que la théorie à la pratique. Ici nous se rendra compte de ce que l'on voit, et souvent on fait bien observer nos erreurs dans les raisonnements les plus faux. mais de ce que la théorie poche, j'en sais pas, conclure en sa volonté que la pratique est défectueuse. je ne crois pas que la fait qu'il rapporte prouve plus en sa faveur que sa spéculation. nous en jugerons par la conduite qu'il a tenue dans le traitement d'une playe à la levre faite par une chute sur une bousille.

Le gonflement qui survint produisit un exutoire après considérable de lèvre de la playe. j'observai à M. Valentin que cet exutoire primitif étoit l'effet de l'action des muscles qui lui est très connue; que le gonflement vient ensuite, et que le gonflement loin d'écarter les parties semble les rapprocher. c'est le gonflement qui nous dévoile la trace des corps étrangers dans les playes d'armes à feu ou se peut souvent suivre leur route à travers les parties, lorsque le gonflement repousse le trajet. la suppuration qui relâche et étend les parties gonflées — parer au bout de quelques jours de pouvoir aisément à l'extirpation de la dissection dans la profondeur. M. Valentin la playe de la levre simplifiée avec des compresses imbibées d'eau froide, dans laquelle il avoit mis un quart d'once d'eau de vie. les playes faites par le verre sont ordinairement cortèges et déchirées et se terminent rarement sans un peu de suppuration. cela n'empêche pas qu'on se doive tenir de la première instance à la réunion, lorsqu'on ne voit qu'il n'y a point de corps étrangers. M. Valentin qui dans ce cas ne pouvoit soupçonner ni l'existence de la réunion, contre les effets de l'air qui la prouvent. le gonflement qu'il a observé lui fait donner la préférence à l'application d'une compresse trempée dans de l'eau froide, et armée d'un quart d'once de vie. Le lendemain le gonflement étoit dissipé entre grande partie, et les lèvres s'étoient beaucoup rapprochées : les muscles n'avoient pas opposé aucune résistance à l'action que la veille. M. Valentin applique le second jour un emplâtre de triapharmaceutum qu'il baptise d'un bandage unissant modérément serré, qu'il avoit de appliquer dès la veille, à moins qu'il ne vaille donner pour dogme qu'il ne faut pas réunir les playes de la levre, mais par réflexion il se reproche —



usage du bandage unissant est le motif est bon à remarquer. Si l'on en fait
cette plutôt pour se conformer aux règles de l'art que par nécessité, ce que
nous avons vu de mieux à faire sera de nous conformer aux règles de
l'art; il est toujours nécessaire de le faire. les exceptions ne le détruisent pas.
l'infant a été guéri en huit jours, cela est très possible; il se peut que cet
enfant ait suivi un procédé bien régulier ce je ne prendrais pas son observation
pour modèle de conduite en pareil cas.

Ceux qui auront prêté une oreille attentive à une dissertation de trousseau
sans doute superflue, car les points controversés par cet enfant pour si bien
établir dans mon mémoire qu'il m'eût suffi de lire celui de mon adver-
saire et de voir qu'on comparât ses objections avec le texte qu'il fait passer
d'attaque avec tout d'agrement, je n'en excepterai pas même ce qui concerne
son homme et paule.

Il est question de savoir si j'ai bien ou mal fait. le fait de ces deux auteurs.
Je leur ay attribué un sentiment qu'ils n'ont point eu. le texte est ^{invariable}
vague; mais si je m'ai tropé aussi grossièrement que ledit ^{invariable} enfant, et
si j'ai menti qu'il me venait en l'esprit pour y apprendre les premières
règles de la langue latine.

j'ay rejeté les incisives semblables aux jours, gravées dans quillemeau,
admis par Thémis et mangés, et désapprouvés par Boonhuyser, non pas
comme rantes, en quoi il a tort, mais à cause de la différence qui en
résulteroit. j'ajoute, et voici la preuve de la différence entre cet enfant
et moy, que van-horne demande qu'on se hardiment, exciter des
incisives dans l'intérieur de la bouche, pour favoriser le rapprochement des
bord de la division, et que j'en quillemeau paule, premier professeur
d'anatomie et de chirurgie à Leipzig, qui a donné en 1707 dix-huit remar-
ques sur les ossements anatomiques et chirurgicaux de van-horne, semble adopter
les incisives internes, d'après l'autorité de Boonhuyser, voilà mon texte
mon pour moi. en cet endroit il y a une lettre qui renvoie au bas de la
page où on lit... van-horne microscopie pag. 422. cette note prouveroit
au moins, ce qu'il n'est pas facile à tout le monde de faire, que j'en serois
trompé de bonne foi.

En serait il de même de *en. valentia*, lorsqu'il m'objete la note i de pauli, la quelle ne repose pas au texte de vanhorne qui est en question, et qu'il passe sous silence la note k, qui est relative à ce texte. *en. le commissaire* voudrait bien avoir égard à cette remarque que la division vaudra mieux.

il n'est pas difficile, dit vanhorne, de corriger le défaut des levres, il suffit d'en rapprocher les bords divisés et de le maintenir dans un contact mutuel pour que la nature puisse en faire la conglutination. après de remplir ces indications, il faut d'abord enlever de chaque côté avec des ciseaux les bords calleux. Cum ad hoc opus te accingis, prius ovis, (quia oculum erant) foris utrinque resacabis et cruentas reddes. car sur la section préliminaire des bords de la division qui touche la note de pauli, copie leue en long par *en. valentia*, et que j'ai pu faire de rapporter *icy*. cette note a pour objet de suggérer à l'opération de vanhorne sur un point de l'opération qu'il n'est d'avis de procéder la section préliminaire. Avant que de retrancher les bords calleux avec des ciseaux très tranchants, dit pauli dans la note i; antequam margines callosos foris autem resacantur, il faut séparer la partie supérieure et intérieure de la levre encore entière, de la machine supérieure à laquelle elle est naturellement unie: partem labii superiorum, interiorumque adhuc integram, à connata maxilla superiori separare jubemus. il est clair que la section indiquée *icy* par pauli doit précéder le retranchement des bords supposés calleux: antequam margines resacantur, que cette section est bonne à l'union de la levre avec la gencive sous l'angle supérieur de la division contre nature, encore entière; partem labii superiorum, interiorumque adhuc integram, à connata maxilla superiori. il n'y a point de difficulté à ce sujet. *en. valentia* ne m'auroit point objété cette note si elle eût entendu l'auteur. pauli y répare le filum de vanhorne, ainsi il ne peut pas y être question des incisions intérieures pour il prétend que j'attribue faussement le conseil à vanhorne; cela est sans réplique. ces incisions indiquées seulement pour le cas où il y a une grande perte de substance à réparer, suivant l'idée de l'auteur, ne ressemble point à la section préliminaire et unique qui sépare qui sépare le haut de la division d'avec la gencive, recommandée par pauli dans tous les cas, et que vanhorne auroit oublié de dire.

en. valentia dit à cette occasion que j'ai rapporté une observation où j'ai jugé cette opération nécessaire, et il demande comment j'ai pu la méconnaître dans des expressions aussi justes, aussi exactes, et aussi faciles à saisir que celles de



Wanhorne et de Jean Pauli ? c'est en ce endroit qu'il a eu devoir placer la réflexion qui suit. Si nos vœux jugent de nous d'après ces mépris pour les exemples ne font pas rares dans les différents ouvrages que en. Louis a placés son son nom dans les mémoires de l'Académie, loin soit entrevue quelque-
 diez ils aient de la chirurgie de nos jours.

Je prie l'Académie de vouloir bien se joindre à moi pour faire de
 très humbles remerciements à M. Volentin sur son honnêteté. Il m'a souhaité
 pour son honneur, que nos vœux ne sachez pas que de nos jours on a tenu
 de pareils discours dans l'Académie. j'abandonne l'indécence de sa remarque
 aux seules mains qu'elle inspire, et je me contente de relever tous mépris
 impardonnables relativement à la chirurgie. 1^o Il m'objecte Wanhorne et
 Pauli sur un point de dissection pour il est clair que Wanhorne n'a pas
 dit un mot. 2^o ce point est tout à fait étranger à la question. et 3^o
 il se méprend encore en disant que je rapporte une observation où j'ai
 joint moi même cette opération nécessaire. Il s'agit de la fille norwégienne
 que M. Ferriand a opérée suivant une méthode, et dont il est mention dans
 la 9^e observation de mon mémoire. Il a fallu faire une double section
 latérale de l'extérieur à l'intérieur, à raison d'un vice organique particulier
 qui consistait dans l'adhérence de la lèvre aux gencives. La destruction
 d'adhérences contre nature, dans un cas particulier ne doit pas être confondue
 avec la section unique prescrite par Pauli dans l'état ordinaire des choses.
 Voilà trois erreurs capitales commises dans une seule phrase de M. Volentin.
 aucun les commentateurs voudront bien en porter leur jugement.

Mon redoutable adversaire trouve que lui prête des vœux par chirurgie
 aux auteurs à qui lui attribue d'avoir conseillé des incisions intérieures.
 instruit comme il l'est de la doctrine des auteurs qui ont traité cette
 matière, voudrait-il nous donner des éclaircissements sur un texte qui y est
 relatif et que je trouve dans le premier tome des mémoires de l'Académie
 page 608. M. de la Foy y dit en termes exprès, lorsque
 " l'écartement des deux parties de la lèvre est fort grand, celle, qu'il s'agit
 " d'élever de. conseille pour en faciliter le rapprochement, de faire
 " à chaque joue une incision en forme de croissant, quelques auteurs

"précisément même de faire en ce cas des incisions dans l'intérieur de la bouche."
 "mais outre que les incisions de pareille nature produisent une difformité par leurs cicatrices, je
 "les crois inutiles, & nuisibles de la façon, ainsi que celles de l'intérieur de la bouche
 "car la peau prête d'elle-même, aidant qu'il le faut, pour rapprocher les deux parties
 "de la lèvre, quelqueloiqu'on y mette." "

Que M. Valentin nous dise ces bien positivement et sans équivoque, quels
 sont les auteurs qui ont conseillé ces incisions dans l'intérieur de la bouche, ou
 si effectivement il n'en connaît point qui les aient conseillés, ou si en la
 façon auroit été vu des incisions intérieures de si qu'il ne saurait que de
 simple débridement intérieur au-dessus de l'apex supérieur de la division,
 qui fait le foyer de la note, de je ne sçais lequel.

pour lever ces difficultés, je vais le ramener au texte de
 Vanhorne qui s'exprime très clairement sur les incisions intérieures, en exposant
 le motif qui les exige et le fruit qu'il en espère. quod si magna labii
porio defuerit, audacter ab interna parte labium separandum ab ospe
mala se subiecit, quo possit et amplius extendi labium, et hiatus integrè
repleri. S'il y a une grande déperdition de substance, il faut diviser hardiment
 la lèvre à l'intérieur... afin que la lèvre puisse s'étendre et la brèche se
 remplir entièrement. Vanhorne a donc conseillé des incisions intérieures, dans
 la même intention que celle, guillaumey et thevenin conseilloient des incisions
 en croissant, sur chaque joue. La forme de ces incisions est presque accidentelle
 ces auteurs les veulent prescrites en long et parallèles à la division du bec
 de la lèvre, quelle n'en provient en plus ni moins respectable. Je n'ay pas
 dit que les incisions que Vanhorne recommandoit de faire hardiment dans la
 bouche, audacter devaient avoir la forme d'un croissant, et se terminer
 il s'agissoit des incisions latérales extérieures rejetées par Vanhuyzen, et j'ay
 rappelé que Vanhorne vouloit qu'on fit hardiment des incisions dans l'intérieur de
 la bouche pour les mêmes uss. une justification en complète à ce sujet, mais
 ce n'est point après, il faut faire connaître l'erreur de M. Valentin qui a été
 peu entendu cet auteur et si mal compris la signification du mot mala
 joint, qu'il n'a vu dans le texte de Vanhorne que la petite opération dont
 il est parlé qu'il n'a vu dit, et qui consiste à ^{separer la lèvre des gencives,} separare
 comme tous nos maîtres l'ont enseigné, et telle que M. de la Faye la conseille dans



Son mémoire sur le bien de l'homme, au premier tour du mémoire de l'Académie.
M. Valentin lit avec trop de distraction, car M. de la Faye, comme un vers
de le dire parle aussi dans son mémoire de d'antres qui ont pris des incisions
dans l'os de la bouche pour la même intention que d'autres la demandent
simplement sur les joues.

Vauvorne a dit que dans ces cas il fallait séparer hardiment la lèvre
sous l'interieur, ab ope malo subjecto. et M. Valentin a eu beaucoup
qu'il os malo subjectum étoit des de la mâchoire. C'est une méprise un
peu trop lourde, et d'autant plus reprochable qu'elle est la cause principale
de beaucoup d'erreurs. malo dans le phrase de Vauvorne est un adjectif, dont le
nominateur mala signifie la joue.

quand parle dans la note 1 a voulu exprimer la section intérieure que
M. Valentin croit voir exclusivement dans le texte de Vauvorne, qui n'en a pas
dit un mot, il a écrit à curvata maxilla. Cette ~~interprétation~~ est claire.
et dans la note suivante K, où il interprète le texte de Vauvorne, il
dit ab ope malo. ces différences d'expressions au lieu de faire chercher
la différence des sens, et il suffisoit pour la trouver ^{et suffisoit de l'avoir} qu'on n'aurait jamais
donné à des de la mâchoire le nom de mala.

mala signifie la joue qu'on consulte tous les dictionnaires, les quel
celui de Castelli renvoie du mot mala à celui de gena.

C'est dans les auteurs anciens, dans les ouvrages publiés à Rome à
la fin de la république ou au temps des premiers empereurs qu'on doit
prendre le sens des expressions dont on se servoit lorsque la langue
latine étoit une langue vivante.

Le poëte Lucrèce parloit de l'ajustement d'impléguie avant
son sacrifice dit que le bandeau funebre flottoit le long des joues.

cui simul infula virginis circumdata compta

et utraque pari analum porte profusa est.

on traduirait mal en disant que son voile portoit sur les mâchoires.

Donc le même poëte pour l'âge de puberté, il dit que
l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant
et à couvrir les joues d'un léger duvet.

Lucr. lib. 5
vers. 886-87.

trium dentium pueris, cum florente iuventute
occipit, et molli vestit sanguine malas.

S'il avoit eu à parler des mâchoires, il se seroit servi du terme maxilla et non de celui de malas.

D'autant que le pléon qui a été si élégamment, le nom mala avoit été substitué à celui de gena employé par les anciens. infra oculos mala que prisici genas vocabant. hist. natur. lib. 2. cap. 37.

L'étymologie que quelques grammairiens donnent de mala qu'ils dérivent de maxilla par abréviation, ne change pas la signification du terme. car dans leur sens le mot maxilla ne veut pas dire l'os de la mâchoire, mais la face, que nous divisons nous mêmes génériquement en mâchoire supérieure et en mâchoire inférieure.

Gaspar dans son noyau latin lingue thesaurus, donne généralement entendue qui d'après l'autorité de Cicéron dit qu'on a fait le mot mala de celui de maxilla par la suppression des lettres du milieu, comme on a fait ala d'axilla et autres, rapporte des autorités anciennes pour montrer que par le mot maxilla même, on entend la partie extérieure du visage ou la bouche ouverte, et au mot mala, en admettant l'étymologie de Cicéron, il veut bien pas aller d'isidore, mala faciei part est, dicta, quod rotunda mali speciem præse ferat, et par tous les exemples qu'il cite pour montrer l'emploi de ce terme on voit qu'il signifie par tout, la joue et non l'os de la mâchoire.

Les livres de l'art sont des guides plus sûrs pour nous que les discussions étymologiques, toutes fausses, qu'elles soient.

L'un des premiers anatomistes depuis la renaissance de la lettre en Europe, le savant Borelli de Corpi a un paragraphe exprès sous la lettre de malis dans son abrégé d'anatomie. Il n'y a point d'ignorance, est de joindre qu'il porte voir son texte. mala sunt illæ partes rotundæ in facie, quæ sunt pars dicuntur et sunt infra oculos à lateribus nasi, et sunt soli homini, et genæ proprie vocantur. hujus partis cutis est raris omni aliâ faciei parte, quæ de facili rubet et multat colorem suum naturalem in animi affectibus, qui communiter in bonâ complexionatis est rufus, in malis vultu faciei et sunt tota ad oculos et nasum: et qualibet ipsarum habet musculum latum firmissime per cutem unitum, qui serviant ipsi et labiis.

fol. 40 verso



ainsi et malis subjectum, dont vanhoorne n'est pas l'os de la mâchoire, mais l'os qui ne son laque. parli a dit os mala tout simplement, et par là il peut entendre l'os de la pommette, et non celui de la mâchoire, comme on a voulu le dire, car os mala signifie la joue d'une autre acception même.

Les bons auteurs savent bien que c'est Bartholin qui a le mieux deviné la différence d'os qui composent la mâchoire supérieure, et ce terme mâchoire est pris ici dans un sens générique. C'est par la divers ^{de termes} pus que peut tromper le lecteur qui par inattention glisse trop rapidement sur les choses, ou qui ne peut pas être instruit pour les entendre.

Bartholin dit donc au chapitre x de son ostéologie que les os de la mâchoire sup^{re} sont au nombre d'ouze, cinq de chaque côté et un impar. Il met au premier lieu l'os de la pommette. primum fere triangulare constituit partem orbitae oculi inferioris, cartilago minorum, posteaque os, jugale et mala

l'os maxillaire est au troisième rang dans l'énumération. tertium maxillare est, unde constituitur palati maxillae regis, et orbitae inferior maxilla, dente continens, si autem habet amplos br.

qu'on ne cite un seul auteur où l'on lise os mala superioris, os mala inferioris, pour savoir si mala a maxilla pour la même chose, c'est à dire si l'on peut confondre l'os de la mâchoire avec la joue, comme l'a fait on a voulu.

Des anatomistes passent aux observations. Helwigius rapporte l'opération faite à un jeune homme par un médecin sur la fille d'un citoyen de Rotterdam. Elle avoit par un vice de conformation la lèvre supérieure trop courte. on luy coupa au travers les muscles de la joue, ce qui ne permit pas l'allongement de la lèvre, elle eut de plus la difformité de la cicatrice. sectionem transverfam per mala musculos duos. certainement musculi mala ne font pas plus les muscles de la mâchoire qu'os mala l'os maxillaire supérieur, puisque la tradition de on a voulu. Il s'est donc étrangement mépris sur la signification de ce mot, et c'est parcequ'il a cru que j'avois fait une erreur sur ce terme, qu'il me reproche obligamment. — Quant à la plus légère teinture de latinité, j'aurai écrit une erreur dont il étoit le fruit d'une opinion de nos rivaux — pour l'honneur de l'Académie.

Composons maintenant le texte de vanhoorne, à la note H que j'ai faite pour l'éclaircir. L'auteur principal demande que dans

Le cas de grande déposition de substance, Vanhoorne hardiment audacter la lèvre,
de haut qui est sous la joue: ab ope mala subjecto. Ce mot audacter que j'ai
appliqué à la lèvre section par laquelle Pauli adit, dans la note précédente,
qu'on doit séparer la partie supérieure de la lèvre, à cornuta maxilla.
Dans quel cas Vanhoorne demande-t-il l'incision faite intérieurement avec
hardiesse? c'est quand il y aura un grand vuide à remplir, c'est un cas d'excep-
tion, car il avait déjà prescrit l'opération pour les cas ordinaires, et Pauli à
ce sujet n'a fait que suppléer à l'incision de la petite incision préliminaire
au dessus de l'angle supérieur de la division, et c'est l'objet de sa note 1.

La note II du commentateur ne regarde point le même de l'auteur,
elle est interprétation de sa doctrine. elle commence par une comparaison
qui n'auroit pas lieu, si l'on n'ajoutoit dans Vanhoorne que de la scarification à
faire sous l'angle sup. de la division: affaire soldée par la note, que l'a.
volonté à copier pour ne l'oublier, quoiqu'elle ne fit rien à la controverse.
plutôt que de faire hardiment la séparation à l'intérieur, dit Pauli,
Guillemeau, Thémis, et mangez pour sa note sur barbote, pour les incisions
semilunaires à chaque côté de la lèvre. Dues potius ad labii utrinque latera
incisiones semilunares de. mais elles sont rejetées, ces incisions, par Boonhuysen,
et par un anonyme, à cause de la grande difformité qui en résulteroit, en quel
suffit de la séparation intérieure des lèvres d'une loi de la joue. various tales
sections ab uniuersa cicatricis futura de fornicatore, labiorum à diversis ab
ope mala separativis suffragantur recipiens. Pauli a donc comparé les
incisions semilunaires à l'extérieur avec la séparation recommandée dans l'intérieur
par Vanhoorne pour le cas de grande perte de substance. je n'ai pu dire que
Pauli ait adopté ces incisions internes, mais qu'il sembleroit les adopter d'après
l'autorité de Boonhuysen. j'ai donc en dépôt de cet auteur bien fait les cas
de ce deux autres, et je reviens pour la seconde fois à lui demander quels sont
ceux que l'a. de la fuge n'a pas désignés nommément et qui ont confié à ces
incisions après étendus de l'intérieur de la bouche pour remplir la même
intention qu'on se proposoit par les incisions en forme de croissants, à la joue,
extérieurement.

Dis-je pour subtiliser qu'il n'est pas croyable que Vanhoorne et Pauli
aient eu des vus aussi peu chirurgicales? il en est cependant un, démontre que
Pauli a entendu comme moi que Vanhoorne vouloit qu'on fit hardiment des



incisions dans l'intérieur de la bouche pour passer à la grande porte de subtrahere
les mots à divers us vultum ben dire l'intérieur de la joue, en opposition comme je
le ferois aux incisions extérieures semblables, dans la note kl de pauli.

mais quand ce feroit une alperite de propos qu'on coupe hardiment dans
l'intérieur, qui auroit il de jugement & cela est un cas de raisonnable que de
montrer à un pour moyen personnel de réunion dans le bec de lièvre? en fait
cela est fort naturel: nonhomme n'estoit pas chirurgien. professeur de chirurgie
dans l'université de Paris, il donna en 1668 son microtechnique, son methodica ad chirur-
giam introductio. on voit partout, et spécialement dans l'épître dédicatoire
qu'il étoit surmonté de chirurgien: il leur applique ces ordres ne puto
relaxa erigendum. il a composé dans son ouvrage les calumnias de his
Contre la manière d'ambrose paré, en disant ^{que ce procédé de chirurgie française} qu'il devoit à de jeunes médecins
la rédaction de son ouvrage. Les jeunes n'avoient pas besoin de redacteur, car il
emprunte le phrase et les propres mots des auteurs qu'il a copiés servilement.
il faut dire à sa décharge que la force de son ouvrage permettoit qu'il en
usât ainsi. il trouve mauvais que boullie ait composé un livre de
médicaments chirurgicaux ou il lui semble que c'est une action digne des petits
maisons. namque medicamentarium solum condere chirurgiam, ut fuit jacobi
hollavici in libro de materia chirurgica inscripto, parum ab infamia differre
videtur.

p. 337

Les auteurs de la logique de port royal ont porté leur jugement sur de
petits discours. " Car encore que ce soient deux choses différentes d'avoir tort
" en la manière, et d'avoir tort dans le fond; néanmoins les fautes de la manière
" sont souvent plus grandes et plus considérables que celles du fond.

" En effet ces manières fautes et présomptueuses, aigres, opiniâtres, emportées
" viennent toujours de quelque dérèglement d'esprit, qui est souvent plus consi-
" dérable que le défaut d'intelligence et de lumières qu'on reprend dans les autres.

3